



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche Scientifique (CNRS)
Réseau Asie - Imasie



Titre original :

*Le dernier bateau pour Yokohama. Les Sirota : une odysée
politique et culturelle*

©Le Ver à Soie, Virginie Symaniec éditrice
pour la version française, 2013

© Illustration de couverture : Elza Lacotte
ISBN : 979-10-92364-02-6

Michel Wasserman
Nassrine Azimi

Le dernier bateau pour
Yokohama

*Les Sirota : une odysée politique et
culturelle*

Texte intégral,
préfacé par Beate Sirota Gordon

Le Ver à Soie
Virginie Symaniec éditrice



Le dernier bateau pour
Yokohama



*À la mémoire de
Joseph Gordon (1919-2012),
et de Beate Sirota Gordon (1923-2012)*



Les chapitres sur Leo Sirota et sur les théâtres d'Asie ont été rédigés par Michel Wasserman, celui sur la Constitution japonaise ainsi que la postface par Nassrine Azimi



Préface

L'ouvrage qu'on va lire concerne les échanges interculturels tels que mon père, Leo Sirota, et moi-même les avons vécus. Le livre décrit l'œuvre accomplie par mon père à l'École de Musique de Tokyo, où il enseigna le piano durant les années trente et quarante, ainsi que le travail que j'effectuai moi-même entre 1960 et 1991, à titre de Directrice des Arts du Spectacle à la *Japan Society* et à la *Asia Society* de New York, pour faire connaître au public américain les traditions théâtrales des pays d'Asie. Le livre rend compte également de la part que je fus amenée à prendre, en tant que membre du personnel du Général MacArthur dans le Japon de l'immédiat après-guerre, à la rédaction de la Constitution japonaise. J'ai l'espoir

que le présent ouvrage contribue à illustrer auprès des générations futures la nécessité de droits humains universels, notamment ceux des femmes, et à mettre en évidence le pouvoir transformationnel de l'art, sa capacité à encourager ce qu'il y a de meilleur en nous.

Leo Sirota, qui avait été à Kiev un enfant prodige du piano, se rendit à Vienne pour étudier avec Ferruccio Busoni, et se produisit au cours des années vingt dans les principales capitales européennes. Son calendrier de voyages et de concerts était extrêmement éprouvant, et l'éloigna souvent de sa femme et de sa fille. On peut donc imaginer que son installation au Japon en 1929, et le rythme de vie beaucoup plus modéré qu'il induisit, constitua pour lui à bien des égards un changement radical et bienvenu. Il enseignait à l'École de Musique de Tokyo, et donnait également des leçons privées très courues tout en se produisant comme interprète. Ses concerts attiraient un public considérable, il enregistrait également pour la radio, il fut adulé et accomplit une œuvre de pionnier : il prenait notamment très au sérieux les concerts qu'il donnait en province, considérant qu'il lui fallait alors redoubler de musicalité et de virtuosité pour conquérir un public moins averti que celui de Tokyo.

De mon côté, je débutai durant l'été 1942 comme chargée des émissions radiophoniques japonaises au centre d'écoute de la CBS à San Francisco, qui devait bientôt se fondre dans le Service d'information des diffusions étrangères pour lequel je traduisis des émissions du japonais, de l'allemand, du français, du russe et de l'espagnol. En 1944, je rejoignis le Bureau des Informations de Guerre comme rédactrice et traductrice en japonais des émissions de propagande destinées au Japon. En 1945, je me déplaçai à New York où j'effectuai des travaux de recherche pour le compte de *Time Magazine*. En décembre de la même année, je me rendis au Japon comme chargée de recherches pour le Grand Quartier Général des Forces d'occupation alliées. Je travaillai sur la question du rôle des femmes dans la politique, j'étais également chargée de suivre les formations politiques secondaires. Je m'intéressai aussi à l'épuration politique et économique, et eus la responsabilité de l'article sur les droits des femmes dans la nouvelle Constitution japonaise. C'est en effectuant ce travail de rédaction que j'eus pour la première fois la possibilité d'introduire au Japon des concepts occidentaux — quoique non nécessairement américains. Je réalisai notamment en consultant les

constitutions de nombreux pays combien il était important d'inclure des droits civils convenables dans la nouvelle constitution. Durant les neuf jours pendant lesquels mes collègues et moi-même travaillâmes à ce document, nous nous sentîmes comme enivrés d'être en mesure de semer au Japon les graines de la démocratie. Je pensais quant à moi aux nombreuses amies japonaises que j'avais, et auxquelles la vieille constitution de Meiji ne conférait aucun droit. Je considère que l'essentiel de ce que nous avons réalisé demeure valable aujourd'hui, aussi bien pour les femmes japonaises que pour celles d'autres pays. Je fis par ailleurs de mon mieux, sans toutefois y parvenir, pour convaincre le comité directeur d'inclure également des droits à la protection sociale. Quoiqu'il en soit, je reçus approbation concernant les droits civiques fondamentaux.

Je quittai le Japon pour les États-Unis en 1947, et épousai l'année suivante mon collègue au Grand Quartier Général, le Lieutenant Joseph Gordon. En 1954, je fus nommée directrice des programmes éducatifs de la *Japan Society* à New York, puis quatre ans après, de son Département des Arts du Spectacle. À partir de 1970, j'occupai les mêmes fonctions à la *Asia Society*, et ce jusqu'à

ma retraite en 1991. À partir de 1995, j'ai donné de fréquentes conférences sur la Constitution du Japon et sur les échanges culturels entre le Japon et les États-Unis, et en 1997, j'ai publié mon autobiographie, *The Only Woman in the Room*¹.

Il y a un parallélisme entre ce que fit mon père et ce que j'accomplis plus tard dans ma carrière, mais dans des directions opposées : il apporta l'Occident à l'Orient, je fis le contraire. Mon défunt mari considérait que travailler dans le domaine des échanges culturels ne devait pas constituer une tâche très compliquée, les peuples ayant tant de choses en commun. Nous avons tous en effet deux bras, deux jambes et un cerveau, l'humour nous fait rire, nous pleurons quand nous sommes tristes et nous souhaitons tous que nos enfants réussissent. En d'autres termes, on peut tabler sur de nombreux points communs, et c'est ce que nous fîmes, mon père et moi. Dans mon travail je rencontrai maints exemples de ressemblances culturelles entre des peuples différents. Je fus stupéfaite de retrouver à Purulia, en Inde, des exercices d'arts martiaux que j'avais autrefois travaillés lorsque j'étais élève à l'École allemande au Japon. Je retrouvai dans l'Opéra de Pékin un pas

¹ Beate Sirota Gordon, *The Only Woman in the Room. A Memoir*, Kodansha International, Tokyo 1997.

de danse qui évoquait la bourrée du ballet classique, et les tambours et les flûtes d'Asie m'apparurent très semblables à leurs homologues occidentaux. Et je ne fus jamais plus heureuse que lorsqu'une dame noire américaine, qui était assise à côté de moi dans l'auditorium de la *Asia Society*, applaudit joyeusement au spectacle d'aborigènes de Sakhaline qui exécutaient les mêmes sauts à la corde complexes qu'elle avait, me disait-elle, pratiqués enfant en Pennsylvanie. Je pris soin au début de faire venir d'Asie des formes de spectacle aisément assimilables par un public occidental. Je disposais par ailleurs d'un excellent matériel documentaire — programmes, affiches, photos —, qui me secondait dans mes efforts pour éclairer les spectateurs, mais surtout je fis venir les meilleurs interprètes, ceux qui étaient à même de faire valoir leur art auprès d'un public étranger. Bien sûr, il m'arriva aussi de rencontrer des difficultés avec quelques-uns d'entre eux, mais heureusement, j'avais appris de mon père comment gérer de telles situations : calmement, patiemment. Certains voulaient se produire aux États-Unis dans des costumes tape-à-l'oeil, pensant que cela impressionnerait un public occidental. Ils craignaient que l'authenticité ne fût trop terne, et il fallut

parfois user de beaucoup de persuasion pour les convaincre du contraire.

Finalement, mon mari avait raison, il n'est pas si difficile de présenter une culture à une autre culture, mais cela ne peut se faire qu'en choisissant dans la culture étrangère ce qu'il y a de meilleur, en l'expliquant soigneusement et en faisant valoir ce que nous avons tous en commun. C'est ce qu'avait fait mon père, et c'est ce que j'ai fait.

Beate Sirota Gordon
New York, 8 octobre 2012